

HISTOIRE
DE LA PRINCESSE
BOUDOUR

*Un conte des Mille et Une Nuits
traduit de l'arabe par F. C. Mardrus*

ÉDITIONS ZULMA
Paris • Veules-les-Roses

La couverture d'*Histoire de la Princesse Boudour*
a été créée par David Pearson.

Cette histoire racontée par Schahrazade entre la cent
soixante-dixième et la deux cent trente-sixième nuit
est parue pour la première fois en 1906 sous le titre
« Histoire de Kamaralzamân et de la princesse Boudour,
la plus belle lune d'entre toutes les lunes », dans le troisième
volume du *Livre des Mille Nuits et Une Nuit*.

*Ce livre ne peut être reproduit ni utilisé à des fins
d'entraînement de systèmes d'intelligence artificielle.
La fouille de textes et de données est interdite conformément
à l'article 4, paragraphe 3, de la directive (UE) 2019/790.*

Si vous désirez en savoir davantage sur Zulma,
n'hésitez pas à consulter notre site.
www.zulma.fr



Il m'est revenu, ô roi fortuné, qu'il y avait, en l'antiquité du temps, dans le pays de Khaledân, un roi nommé Schahramân, maître de puissantes armées et de richesses considérables. Mais ce roi, bien qu'il fût heureux à l'extrême et qu'il eût soixante-dix favorites, sans compter ses quatre épouses légitimes, souffrait en son âme de sa stérilité en fait d'enfants ; car il était déjà parvenu à un âge avancé et ses os et sa moelle commençaient à s'amincir, et Allah ne le dotait point d'un fils qui pût lui succéder sur le trône du royaume.

Or, un jour il se décida à mettre son grand-vizir au courant de ses peines secrètes et, l'ayant fait appeler, il lui dit : « Ô mon vizir, je ne sais vraiment plus à quoi attribuer cette stérilité dont je souffre énormément. » Et le grand-vizir réfléchit pendant une heure de temps ; après quoi il releva la tête et dit au roi : « Ô roi, en vérité, c'est là une question bien délicate et que ne peut dénouer qu'Allah le Tout-Puissant. Aussi je ne trouve,

après avoir bien réfléchi, qu'une seule façon de remédier à la chose. » Et le roi lui demanda : « Et quelle est-elle ? » Le vizir répondit : « Voici ! Cette nuit, avant d'entrer dans le harem, prends soin de remplir scrupuleusement les devoirs prescrits par le rite : fais tes ablutions avec ferveur et ta prière d'un cœur soumis à la volonté d'Allah le Bienfaiteur. Et de la sorte ton union avec une épouse de choix sera fertilisée par la bénédiction. »

À ces paroles de son vizir, le roi Schahramân s'écria : « Ô vizir aux paroles de sagesse, tu m'indiques là un remède admirable. » Et il remercia beaucoup le grand-vizir de ce conseil et lui fit don d'une robe d'honneur. Puis, le soir venu, il entra dans l'appartement des femmes, après avoir toutefois minutieusement rempli les devoirs du rite ; et il choisit la plus jeune de ses femmes, celle qui avait les hanches les plus somptueuses, et s'introduisit en elle cette nuit-là. Et du coup il la féconda, à l'heure et à l'instant. Et au bout de neuf mois, jour pour jour, elle accoucha d'un enfant mâle dans la bénédiction, au milieu des réjouissances et au son des clarinettes, des fifres et des cymbales.

Or, l'enfant qui venait de naître fut trouvé si beau, et il était tellement comme la lune, que son

père, émerveillé, l'appela Kamaralzamân, la Lune du Siècle.

Et de fait, cet enfant était bien la plus belle des choses créées ! On le constata surtout quand il devint un adolescent et que la beauté eut secoué sur ses quinze ans toutes les fleurs qui charment l'œil des humains. Avec l'âge, en effet, ses perfections étaient arrivées à leur limite, ses yeux plus magiciens que ceux des anges Harout et Marout, ses regards plus séducteurs que ceux de Taghout, et ses joues plus plaisantes que les anémones. Quant à sa taille, elle s'était faite plus souple que la tige du bambou et plus fine qu'un fil de soie. Mais pour ce qui est de sa croupe, elle s'était alourdie si considérablement qu'on l'eût prise pour une montagne de sable mouvant, et que les rossignols, en la voyant, se mettaient à chanter.

Aussi il ne faut point s'étonner que sa taille si délicate se soit tant de fois plainte du poids énorme qui la suivait, et qu'elle ait si souvent, lasse de sa charge, fait la moue à ces fesses.

Avec tout cela, il avait continué à être aussi frais que la corolle des roses et aussi délicieux que la brise du soir. Et justement les poètes de son temps ont-ils essayé de rendre, en cadence, la beauté qui les frappait, et l'ont lui-même chanté en des vers

nombreux, parmi lesquels ceux-ci entre mille :

Quand les humains le voient, ils s'écrient : Ah ! ah ! Quand ils le voient, ils peuvent lire ces mots que la beauté a tracés sur son front : J'atteste qu'il est le seul beau !

Ses lèvres sont, si elles sourient, des cornalines ; sa salive est du miel fondu ; ses dents un collier de perles ; ses cheveux viennent en boucles noires s'arrondir sur ses tempes, tels des scorpions qui mordent le cœur des amoureux.

C'est d'une rognure de ses ongles qu'a été fait le croissant de la lune. Mais sa croupe fastueuse qui tremble, mais les fossettes de ses fesses, mais la souplesse de sa taille ! Elles sont au-dessus de toutes paroles.

Aussi le roi Schahramân aimait-il beaucoup son fils, et tellement qu'il ne pouvait s'en séparer un instant. Et comme il craignait de le voir dissiper dans les excès ses qualités et sa beauté, il souhaitait fort le marier de son vivant et se réjouir ainsi de sa postérité. Et un jour que cette idée le préoccupait plus que de coutume, il s'en ouvrit à son grand-vizir qui lui répondit : « L'idée est excellente ! car le mariage adoucit les humeurs. » Alors le roi Schahramân dit au chef eunuque : « Va vite dire à mon fils Kamaralzamân de venir me parler ! » Et

sitôt que l'eunuque eut transmis l'ordre, Kamaralzamân se présenta devant son père et, après lui avoir souhaité respectueusement la paix, s'arrêta entre ses mains, les yeux baissés avec modestie, comme il convient de la part d'un fils soumis à son père...

À ce moment de sa narration, Schahrazade vit apparaître le matin et, discrète, se tut.

Mais lorsque fut la nuit suivante, elle dit :

... les yeux baissés avec modestie, comme il convient de la part d'un fils soumis à son père.

Alors le roi Schahramân lui dit : « Ô mon fils Kamaralzamân, j'aimerais beaucoup te marier de mon vivant pour me réjouir de toi et me dilater le cœur de tes noces ! »

À ces paroles de son père, Kamaralzamân changea extrêmement de teint et, d'une voix altérée, répondit : « Sache, ô mon père, que vraiment je n'éprouve aucun penchant pour le mariage ; et mon âme n'incline guère vers les femmes ! Car, outre l'aversion que d'instinct je me sens pour elles, j'ai lu dans les livres des sages tant de traits de leurs méchancetés et de leurs perfidies que j'en suis maintenant arrivé à préférer la mort à leur

approche. Et d'ailleurs, ô mon père, voici ce que disent à leur sujet nos poètes les plus estimés :

*Malheur à celui que le Destin dote d'une femme !
Il est perdu, même s'il se bâtit, pour s'y enfermer,
mille forteresses aux pierres liées par des crocs d'acier !
Les roueries de cette créature le secoueraient comme
les roseaux.*

*Ah ! Malheur à cet homme ! La perfide a de beaux
yeux allongés de kohl noir, de belles tresses lourde-
ment nattées ; mais elle lui fera dans le gosier glisser
tant de chagrins que sa respiration en sera coupée !*

Et un autre a dit :

*Vous m'interrogez sur ces créatures que vous appe-
lez des femmes ! Vous me savez, hélas ! versé dans la
connaissance de leurs méfaits, usé de toute l'expé-
rience que j'ai acquise !*

*Que vous dirais-je, ô jeunes gens ?... Fuyez-les !
Ma tête a blanchi, vous le voyez ! Et vous pouvez
deviner si leur amour m'a réussi !*

Et un autre a dit :

*Même la vierge qui se dit neuve n'est qu'un
cadavre dont ne voudraient pas les vautours.*

*La nuit tu crois la posséder, parce qu'elle t'a chu-
choté des secrets qui n'en sont pas. Erreur ! Demain à
d'autres qu'à toi appartiendront ses parties les mieux
gardées.*

Elle est une auberge, ô mon ami. Elle est ouverte à tout venant. Pénètre en elle, si tu veux, mais, le lendemain, sors et va-t'en sans tourner la tête. À d'autres, la place qu'à leur tour ils devront quitter, si la sagesse leur est connue.

Donc, ô mon père, bien que cela risque de te chagriner beaucoup, je n'hésiterai pas à me tuer si tu veux me forcer à me marier. »

Lorsque le roi Schahramân eut entendu ces paroles de son fils, il fut surpris et affligé excessivement, et la lumière se changea en ténèbres devant son visage. Mais comme il affectionnait son fils à l'extrême et qu'il ne voulait pas lui causer de chagrin, il se contenta de lui dire : « Kamaralzamân, je ne veux point insister sur ce sujet qui, je le vois, ne t'est point agréable. Mais comme tu es encore jeune, tu as le temps de réfléchir et aussi de penser à la joie que j'aurais de te voir marié et père d'enfants. »

Et ce jour-là il ne lui dit rien de plus à ce sujet ; mais il le cajola et lui fit de beaux présents et agit de la sorte avec lui la longueur d'une année.

Mais au bout de l'année il le fit appeler, comme la première fois, et lui dit : « Te rappelles-tu, Kamaralzamân, ma recommandation, et as-tu réfléchi à ce que je te demandais, et au bonheur

que tu me procurerais en te mariant ? » Alors Kamaralzamân se prosterna devant le roi son père et lui dit : « Ô mon père, comment pourrais-je oublier tes conseils et sortir de ton obéissance, alors qu'Allah Lui-même me commande le respect et la soumission ? Mais pour ce qui est du mariage, j'y ai réfléchi tout ce temps, et plus que jamais je suis résolu à ne jamais m'en approcher, et plus que jamais les livres des anciens et des modernes m'apprennent à éviter les femmes, coûte que coûte, car ce sont des rouées, des sottes et des dégoûtantes. Qu'Allah m'en préserve par la mort même, s'il le faut ! »

À ces paroles, le roi Schahramân comprit qu'il serait nuisible, cette fois encore, d'insister davantage ou de contraindre à l'obéissance ce fils qu'il chérissait. Mais sa peine fut si grande qu'il se leva, désolé, et fit appeler en particulier son grand-vizir, auquel il dit : « Ô mon vizir, qu'ils sont fous, les pères qui souhaitent avoir des enfants ! Ils n'en recueillent que du chagrin et des déceptions. Voici que Kamaralzamân est résolu, plus encore que l'an dernier, à fuir les femmes et le mariage. Quel malheur, ô mon vizir, est le mien ! Et comment y remédier ? »

Alors le vizir pencha la tête et réfléchit longue-

ment ; après quoi il releva la tête et dit au roi : « Ô roi du siècle, voici le remède à employer : prends patience encore une année ; et alors, au lieu de lui parler en secret de la chose, tu assembleras tous les émirs, les vizirs et les grands de la cour ainsi que tous les officiers du palais et, devant eux tous, tu lui déclareras ta résolution de le marier sans délai. Et alors il n'osera guère te désobéir devant cette honorable assemblée ; et il te répondra par l'ouïe et la soumission... »

À ce moment de sa narration, Schahrazade vit apparaître le matin et se tut discrètement.

Mais lorsque fut la nuit suivante, elle dit :